

Diapason

Été 2013



Avec la Senta
d'Ingela Brimberg,
Marc Minkowski
soulève
des tempêtes!

Troïl dans le velours d'un sombre baryton, quand Ugo Rabec offre au patriarche l'autorité naturelle de son grave. Match nul entre les deux ténors : Julien Behr (Eric au débotté, à la place de Mr Cutler souffrant) et Bernard Richter (Magnus) rivalisent de grâces, le second étant toutefois plus sollicité que le premier.

Quelques minutes d'entracte et l'on embarque chez Wagner ! Du côté de l'orchestre (et du Chœur de chambre philharmonique estonien), la fatigue se fait sentir : attaques pas toujours précises, cohésion fragile. Plus fondamentalement, on ne voit pas trop ce qu'apportent les instruments anciens face à de telles épreuves, surtout dans une acoustique qui ne pardonne rien. Cela n'empêche pas Minkowski de soulever une fois encore les tempêtes : toute la fin de l'opéra fera forte impression.

Senta idéale

Plateau de choix, dominé par la Senta d'Ingela Brimberg, soprano tranchant et halluciné, incarnation idéale de la sacrifiée. Le Hollandais aux pieds d'argile de Vincent Le Texier émeut, bien que le souffle manque parfois, compromettant l'intonation. Revoici nos deux ténors, toujours aussi parfaits, le Pilote de Behr répondant à l'Eric (plus précisément Georg, car on joue la toute première version du drame) de Richter. Lauriers aussi pour le Daland (Donald) exemplaire de Mika Kares, voix saine, artiste rusé, savourant autant le mot que la note – de la graine de star ! Ces deux *Vaisseau* doivent paraître en disque, après d'autres concerts et des changements de distribution qui permettront sans nul doute de polir quelques brouilles. A suivre, donc !

E.D.

LE VAISSEAU FANTÔME DE DIETSCH ET LE VAISSEAU FANTÔME DE WAGNER.
Versailles, Opéra royal, le 21 mai.



Marc Minkowski aime les défis. Le dernier en date ? Présenter à la tête de ses Musiciens du Louvre, en un même concert, non pas un mais deux *Vaisseau fantôme* ! Celui de Wagner, bien connu, mais aussi celui du Français Pierre-Louis Dietsch, créé en 1842 à l'Opéra de Paris et oublié après onze représentations. Le sujet est le même : c'est Wagner qui le céda à l'Académie royale de musique pour cinq cents francs, celle-ci confiant finalement à un autre librettiste (Paul Foucher) et un autre compositeur (Dietsch) le soin de le mettre en vers et en musique. D'un ouvrage à l'autre, la répartition des tessitures est identique : le père de la protagoniste (Barlow) sera donc une basse, son amoureux déçu (Magnus) un ténor, de même qu'Eric, équivalent du Pilote wagnérien. Mais la structure dramatique est sensiblement différente, le rôle de l'héroïne

(soprano, prénommée Minna, comme la première épouse de... Wagner !) étant beaucoup plus développé que celui du Hollandais – pardon : du Suédois (Troïl, baryton).

« La musique de M. Dietsch est marquée au coin de l'étude et du savoir ; elle a un parfum de distinction, de bon goût, d'élégance », pouvait-on lire au lendemain de la création. Compliment à double tranchant. A défaut de génie, Dietsch a du métier. On pense à Weber, à Meyerbeer, influences que Minkowski exalte, faisant souffler grand vent sur ces deux actes cinglants (1 heure et 45 minutes au total), avec un sens des climats qui n'appartient qu'à lui. Même engagement du côté des chanteurs. Sally Matthews jette toute la chair de son fier soprano dans les émois éreintants – et pyrotechniques – de Minna ; dommage que le français reste brumeux et le vibrato pas très bien contrôlé. Russell Braun ourle les tourments de